

INITIATION À L'IRAN SUR FOND DE TENSIONS INTERNATIONALES...

Notre voyage débute le samedi 4 mai sur un mode conventionnel, dans une capitale grise, hyper polluée, plutôt sans âme. Gros car touristique, palais et musées en série, hôtel d'un confort parfaitement standard. Ça s'annonce banal, tristounet, décevant même : « pont de la nature », longue tubulure torturée, perchée au-dessus d'autoroutes saturées, arrière plan montagneux brouillé par un ciel trop bas, cohortes de fillettes couvertes de noir...

Une petite brèche joyeuse cependant quand, dans le jardin du palais Golestân, de jeunes collégiennes nous entourent soudain. Sans doute le bleu pâle de leurs hijabs et leurs larges sourires estompent-ils la laideur du carcan noir qui les contraint et les anonymise. Pépant comme une nuée d'étourneaux, elles exercent leur anglais et nous bombardent d'accroches chaleureuses. Partagent gâteaux et chips, posent avec plaisir pour des photos. L'une d'elles s'approche de moi et me montre ses yeux : bleus comme les miens.



Pérégrination vers le Sud : nouvelle déception en arrivant à Kerman. Encore un hôtel glacial et laid, niché au milieu d'autoroutes. Levée aux aurores pour marcher, je ne parviens pas à sortir du triste enclos bétonné. Je commence à flipper. Me récite tous les livres que je trimballe sur mon Kindle dans lesquels je vais devoir m'abstraire. Rêve d'un petit café qui fleure bon l'expresso serré et la tartine beurrée...

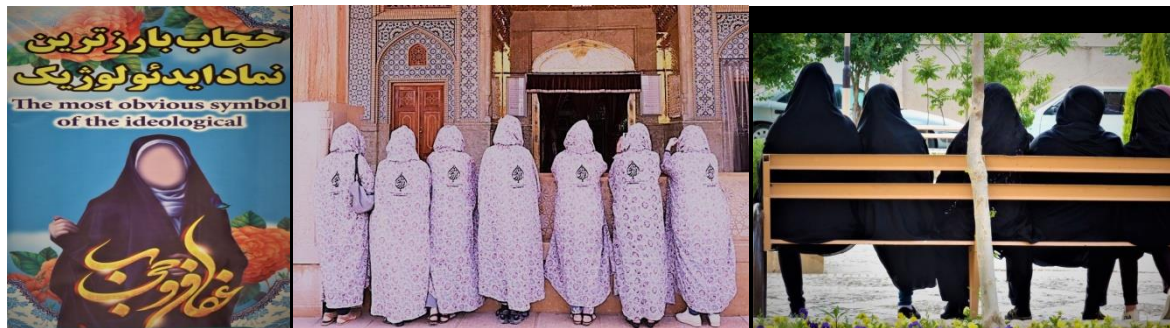
Mais le lundi 6 mai, soudain, tout change. Enfin, la route... Le rythme du déplacement s'inscrit en moi, tandis que s'impriment en mon œil curieux les paysages devenus grandioses où s'imbriquent roches stratifiées et vastes taches vert émeraude. Rayon citadelle du désert : chaleur et lumière foudroyantes, beauté brute du pisé, labyrinthe quasi lunaire. En pur contraste, magnifique, le jardin de Chazdeh nous accueille, harmonie d'eaux gargouillantes, d'arbres bruissants, de fleurs éblouissantes. Émerge alors la sensation d'un ailleurs, d'un passé, d'une dense sédimentation où se superposent dureté et douceur de vivre, enfermement et ouverture, lassitude, inquiétude et hédonisme. Cette perception, certes encore superficielle, de la complexité de l'Iran ne cessera de s'amplifier jusqu'à la fin de mon voyage, suscitant dans le même temps mon admiration et ma résistance à ce qui m'entoure.

Au fil des balades, les gens m'apparaissent être à l'image de cet alliage surprenant : mollahs enturbannés, femmes en noir, visages fermés et sombres, vieillards au regard prostré côtoient les sourires épanouis d'hommes paisibles, les foulards colorés et les jeans à peine cachés de femmes chaleureuses qui cherchent le contact. La main sur le cœur, ils nous lancent des « Welcome ! », « Where are you from ? ». On nous glisse une date, un petit gâteau... Et je m'étonne d'un tel accueil

alors qu'en ce début de Ramadan s'accroît, dans les brèves qui tombent chaque matin sur Internet, l'escalade belliqueuse des Etats Unis.

Un peuple moralement démuni ? Rendu schizophrène ? Ecrasé par ses quarante dernières années d'histoire, dévasté par la guerre avec l'Irak et la corruption, dompté par les espoirs déçus de 1978, 1999, 2009 ? Ecartelé en tout cas entre sujétion et aspiration à vivre, capable tout à la fois de se soumettre au carcan et d'ironiser sur sa situation bloquée. Les crickets pèlerins ? Envoyés d'Arabie saoudite ! Les turbulences de l'avion ? La faute aux sanctions ! Le numéro de téléphone laissé par Trump à Rohani dans un de ses twitts burlesques : « Il aurait mieux fait de donner le numéro de sa fille ! ». Une sorte de survie par la dérision de sa propre déchirure, de sa propre paranoïa.

Et à ma petite échelle, je subis ce même paradoxe, ballotée en permanence entre l'émerveillement et l'effacement : j'entends et vois la poésie des mots et des lieux, palais, jardins paradis, tours de vent, tours de silence, mausolée d'Hafez. Mais, sur mon crâne, le voile pèse, le tchador entrave et dans mes yeux se fixent les images de la privation de liberté, de l'effacement de la femme dont on ne peut même pas serrer la main, l'endoctrinement borné de mollahs mielleux et polyglottes.



Qu'eût été ce périple sans notre guide Mahdi ? De même qu'il nous emmène souvent par les chemins de traverse dans des lieux ô combien insolites et inoubliables - maison de force, maison de thé branchée en plein bazar de Kerman le premier jour du ramadan ou soirée débridée et chaleureuse chez un ami arménien par exemple -, il nous initie, en deçà d'exposés historiques et architecturaux solides, aux subtilités d'un peuple aimable, amené à gérer au mieux la prison de sa démocratie en trompe-l'œil.

Mahdi l'initiateur, le décrypteur, et si chaleureux et rusé avec ça ! Lui-même incarne la dualité qu'il nous fait découvrir, arrondissant les angles face aux mollahs que nous rencontrons, jovial et détendu avec son franc-parler dès que les parois du car nous protègent, nostalgique parfois à l'évocation de ses amis exilés, exaspéré aussi par la diaspora florissante de Californie... Multi facettes, notre guide ! Comme son pays.

